

Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 9 (1921)
Heft: 39

Artikel: Les paraboles de Jésus
Autor: Breitenstein, Jules
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-380032>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LES PARABOLES DE JÉSUS (1)

Je ne prétends pas donner ici quoi que ce soit de nouveau ou d'original. Je voudrais seulement raviver les souvenirs de ceux qui connurent les travaux de B. Weiss, Jülicher, Weinel, etc., et, pour ceux qui les ignorent, rechercher, au point de vue pratique, ce que sont les paraboles évangéliques, et comment il faut les entendre pour demeurer fidèle à l'esprit de celui qui les a prononcées. Cette entreprise, toute modeste qu'elle soit, ne sera peut-être pas tout à fait inutile, car, s'il y a de nos jours de nombreux chrétiens, dans les Eglises et dans les sectes, qui sondent les Écritures, il faut reconnaître qu'ils apportent trop souvent à cette louable étude autant de fantaisie, de subjectivisme naïf et, disons-le, d'ignorance, que d'ardeur et de zèle : ce qui frappe de stérilité beaucoup d'efforts sérieux et sincères, dignes d'un meilleur succès.

Qu'est-ce que les paraboles ? Leur nom même ne nous fournit aucune réponse à cette question, car le mot grec *παραβολή*, traduction de l'hébreu « machal » sert à désigner des choses très différentes, telles que proverbe, sentence, image, allégorie, etc. Jésus, citant le proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même, l'appelle une parabole (Luc iv, 23). Une autre fois, Jésus ayant énoncé cette sentence : « Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui le souille, mais ce qui sort de lui », ses disciples lui demandent de leur expliquer... cette parabole (Marc vii, 17).

(1) Lu à la séance de rentrée de la Faculté de théologie évangélique, octobre 1919.

La plupart des chrétiens, théologiens en tête, ont, — presque depuis les premiers jours de notre religion — fixé le sens de parabole en en faisant le synonyme d'allégorie. Qu'est-ce donc qu'une allégorie ? C'est une histoire, artificiellement construite, c'est-à-dire une histoire que l'auteur ne raconte pas pour elle-même, parce qu'elle est belle, ou émouvante, ou typique, ou propre à faire réfléchir, mais qu'il compose à tête reposée, avec beaucoup d'ingéniosité, pour en faire le vêtement et le symbole de quelque vérité abstraite. C'est, si vous voulez, une espèce de rébus, où, sous chaque figure, se cache une pensée. Pour qu'une allégorie soit bonne, il importe peu qu'elle soit vraisemblable ; l'essentiel est que chacun des traits, chacun des détails qui s'y trouve ait un sens profond que l'on puisse saisir et goûter quand on est parvenu à découvrir la clef de l'énigme,

Mais un exemple me fera mieux comprendre que de longues définitions. Voici une allégorie, librement imitée du poète Rückert : Un jour, en Syrie, un homme conduisait un chameau par un licol. Soudain, l'animal devint furieux et si menaçant que l'homme dut fuir, ayant à ses trousses la bête enragée. D'effroi, il se jeta dans un puits. A mi-hauteur de celui-ci, un buisson avait crû d'aventure entre les pierres. L'homme s'y cramponna. Il se sentit alors dans une situation terrible. Il ne pouvait sortir du puits, car il voyait à l'orifice la tête rébarbative du chameau. Il ne pouvait descendre au fond du puits, car il y avait là une sorte de dragon monstrueux qui l'attendait pour le dévorer. Suspendu ainsi, entre deux périls, à ce fragile arbuste, le malheureux découvrit, comble d'infortune ! deux petites souris, l'une blanche et l'autre noire, qui, successivement, rongeaient les racines du buisson, de sorte que ce dernier ne devait plus tenir longtemps. L'homme se désespérait, comprenant qu'il n'y avait pour lui aucun salut possible, lorsqu'il aperçut une frêle branche doucement balancée et qui semblait lui faire signe. C'était une ronce chargée de baies mûres. Alors, il en mangea, et elles étaient si bonnes, si bonnes, qu'il ne vit plus ni chameau ni dragon, et qu'il oublia le puits, et le buisson fragile, et les deux souris infatigables.

Voilà le type accompli de l'allégorie. On sent très bien que cette histoire n'a pas en elle-même de portée ; qu'elle n'est pas vraie ; que, telle qu'elle est, elle ne nous enseigne rien ; mais

d'autre part son étrangeté nous fait supposer qu'elle a un sens caché, et qu'elle deviendrait peut-être très claire et très saisissante si quelqu'un nous en révélait la véritable signification. Je vais vous l'interpréter, toujours d'après Rückert, et vous verrez comme elle deviendra lumineuse. L'homme, c'est chacun de nous ; le chameau furieux, ce sont nos soucis, nos peines, nos détresses, que nous devons traîner partout, qui nous poursuivent et auxquels nous nous efforçons d'échapper ; le dragon au fond du puits, c'est la mort qui nous attend et nous épouvante tous ; le buisson auquel l'homme se raccroche, c'est notre pauvre vie incertaine ; la souris noire et la souris blanche qui, successivement, rongent les racines du buisson, c'est la nuit et le jour qui se succèdent sans trêve, diminuant chaque fois un peu la force qui nous soutient ; les mûres délicieuses, enfin, ce sont les plaisirs des sens, cette jouissance d'un moment, qui, malheureux que nous sommes ! nous fait oublier nos tristesses, et la mort qui nous guette, et la fragilité toujours plus certaine de nos jours.

Je disais donc que la plupart des chrétiens ont, et cela dès les temps les plus anciens, tenu les paraboles de Jésus pour des allégories. Nous trouvons déjà cette idée dans l'évangile de Marc, lequel représente une des deux plus vieilles traditions qui existent au sujet de Jésus, de sa vie et de son enseignement. Le Maître vient de raconter la parabole du Semeur. Plus tard, loin de la foule, ses disciples l'interrogent sur les paraboles en général. (Je suis le texte de Marc iv, 10). Jésus répond que, s'il parle en paraboles, c'est pour que la multitude ne le comprenne pas : « C'est à vous, dit-il, qu'a été donné le mystère du Royaume de Dieu ; mais à ceux du dehors, tout arrive sous forme de paraboles, afin qu'en regardant ils regardent et ne voient point, et qu'en entendant ils entendent et ne comprennent point, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il ne leur soit pardonné ». — Je ne m'arrête pas devant cette parole tellement extraordinaire que Matthieu n'ose pas la reproduire telle quelle (cf. Matth. xiii, 13), je ne me demande pas s'il est vraiment impossible d'en trouver une interprétation satisfaisante, je constate seulement que, pour Marc et la tradition qu'il consigne, une parabole est un monde fermé au profane, et qu'on ne peut la comprendre que si quelqu'un l'explique. Or, cela, c'est la défi-

inition même de l'allégorie. Marc abonde tellement dans ce sens qu'il met dans la bouche de Jésus une autre parole que ni Matthieu ni Luc ne reproduisent : « Vous ne savez pas le sens de cette parabole ! Et comment entendrez-vous toutes les paraboles ? » (Marc IV, 13). — En effet, toutes les paraboles ont un sens secret, recèlent un mystère, et malheur à qui ne fait qu'ouïr la parabole, mais reste étranger au mystère ! L'explication de la parabole du Semeur que, d'après le texte de Marc que je viens de citer, Jésus ne distingue nullement des autres paraboles, nous la présente nettement comme une allégorie. Chaque détail y a sa signification spirituelle, les oiseaux du ciel qui, ailleurs, doivent nous instruire de la part de Dieu, représentent le Diable ; le soleil, dont Jésus dit ailleurs que Dieu le fait lever sur le monde, symbolise l'affliction ou la persécution, etc.

Cette assimilation de la parabole à l'allégorie est donc fort ancienne. Elle s'est de plus en plus généralisée et nous voyons dans la parabole du Festin, dont je parlerai plus tard, un curieux exemple de parabole se transformant en allégorie.

Mais pourquoi cette assimilation ? Elle provient, d'une part, des préoccupations ésotériques qu'avaient alors toutes les religions. Le christianisme du premier siècle fut une religion à côté de beaucoup d'autres. Or, toutes prétendaient détenir des mystères qu'elles ne révélaient qu'aux seuls initiés. L'idée que les paraboles ne se comprenaient pas d'elles-mêmes, qu'elles contenaient un enseignement inaccessible aux profanes, que les mots y avaient un autre sens que leur sens naturel, devait donc s'imposer et apparaître aux chrétiens comme une façon d'honorer extraordinairement le Christ.

D'autre part, l'allégorie florissait alors dans le monde, aussi bien chez les Juifs que chez les Grecs. Paul en faisait usage, l'auteur de l'épître aux Hébreux aussi, l'épître de Barnabas n'est d'un bout à l'autre qu'une allégorie. Les chrétiens primitifs, les martyrs, goûtaient une sainte édification à découvrir dans les paroles les plus simples, des vérités glorieuses mais voilées au regard naturel. Lorsque Barnabas, par exemple, trouvait dans les 318 compagnons d'Abraham dont parle la Genèse, (XIV, 14 ; XVII, 23, 27) la preuve que la vraie circoncision, qui fait de nous le peuple de Dieu, c'est Jésus mort sur la croix, et qu'il établissait cela par le moyen du raisonnement

suivant : 318 s'écrit en grec IHT, or IH c'est Jésus, et T, c'est l'image de la croix, il avait l'impression d'avoir rendu un immense service à ses lecteurs, et leur écrivait après cette démonstration : Dieu sait que personne n'a reçu de moi un enseignement de plus de valeur que celui-là. Mais je suis certain que vous en êtes dignes (IX, 9).

Enfin, l'allégorie a le grand avantage de stimuler puissamment l'imagination. En affirmant que le sens naturel des paraboles n'avait pas de valeur et que c'était leur sens spirituel qu'il s'agissait de découvrir, l'allégorie a ouvert toutes grandes les portes des jardins enchantés de la fantaisie. Or, de tout temps, les chrétiens ont voulu trouver dans la Bible des choses nouvelles ; ils y ont cherché la confirmation de leurs doctrines particulières et de leurs idées chères. Quelles ressources inépuisables leur fournissaient ces simples histoires, dont ils savaient qu'elles n'étaient pas simples, mais au contraire riches et lourdes de vérités cachées ! Un seul mot pouvait devenir un autre buisson ardent, un second Sinaï, si l'on parvenait à en saisir la divine signification. Il y aurait une étude plaisante, mais immense, à faire, de tout ce que la pensée chrétienne a su voir dans les paraboles entendues comme allégories. Tertullien (*De praescr*, xxxi) prouvait, par la parabole de l'Ivraie, que la vérité vient toujours en premier lieu et le mensonge ensuite — d'abord le bon grain, puis l'ivraie — de sorte que les dissidents ont toujours tort. Pour Tertullien encore (id. xxvi : 3) la parabole des Mines symbolise la prédication évangélique ; enfouir une mine dans un trou, c'est taire une seule parole de Jésus, et l'empêcher de fructifier. Est-il besoin de rappeler le parti tragique que saint Augustin a tiré de deux mots de la parabole du Festin ? Le maître de maison dit à son serviteur : Va dans les chemins et le long des haies, et contrains d'entrer (je traduis littéralement) pour que ma maison soit pleine. *Compelle intrare* : contrains d'entrer... Augustin aurait pu se laisser illuminer par le : pour que ma maison soit pleine. Hélas, il n'a vu que le *Compelle intrare*, qui légitime les persécutions et l'Inquisition. Pour que nous ne soyons pas tentés de jeter la pierre à saint Augustin, et pour tenir la balance égale, voici comment Calvin interprète ce passage : Je ne trouve pas mauvais que saint Augustin ait souvent usé de ce témoignage contre les Donatis-

tes, pour prouver qu'il est permis aux princes fidèles de contraindre les obstinés et rebelles et de faire des édits pour les ranger au service du vrai Dieu et à l'unité de la foi. Car, combien que la foi soit volontaire, nous voyons néanmoins que ces moyens profitent, pour dompter l'obstination de ceux qui n'obéiraient jamais s'il n'y avait contrainte.

La parabole du Bon Samaritain est une de celles qui ont fourni le champ le plus riche à l'interprétation allégorique. Il suffit de comprendre que le blessé, c'est l'homme, et le bon Samaritain, Jésus ; alors, tout s'éclaire, et les enseignements précieux abondent. L'homme n'est que blessé ; donc condamnation de ceux qui tiennent l'homme naturel pour entièrement mort, pour dépourvu de toute vie divine, de toute volonté bonne, de toute liberté, Le bon Samaritain panse le blessé avec de l'huile et du vin : l'huile, c'est l'onction du Saint Esprit, le vin... souvenez-vous de la Sainte Cène. Le bon Samaritain ne guérit pas le malade, il le conduit à l'hôtellerie où on le guérira. Qui ne voit que l'hôtellerie, c'est l'Eglise ? Jésus ne veut pas sauver hors de l'Eglise, c'est elle qu'il a instituée pour être l'hôtellerie des âmes convalescentes. Mais, à son retour, le bon Samaritain reviendra à l'hôtellerie pour payer sa note. Quelle frappante affirmation du retour du Christ, qui apportera à son Eglise la juste rétribution !

Le temps me manque pour pousser plus avant cette enquête. Je note seulement que, pour en trouver les matériaux, il n'est pas besoin de remonter jusqu'au ^{xvi}^e siècle. Il n'y a qu'à assister à telle étude biblique d'aujourd'hui. Ayant eu, récemment, à diriger un séminaire où chacun de mes étudiants devait à tour de rôle expliquer une parabole, j'ai pu constater les prodiges de perspicacité et d'ingéniosité que certains savaient accomplir pour faire un sort à chaque mot et à chaque image, de façon à découvrir partout des sources d'édification. Et, bien plus ; qui de nous, pasteurs, n'a pas composé quelque sermon d'appel sur : « Venez, car tout est prêt », ou sur : « Il y a encore de la place », en oubliant que ces paroles se rapportent à un festin, et en y voyant une allégorie représentant le salut ou le ciel ?

Ce n'est que dans le courant du ^{xix}^e siècle qu'un certain nombre de théologiens, dont Jülicher est le plus considérable,

s'élevèrent contre cette façon de tenir les paraboles pour des allégories. Il y eut sans doute de tout temps des hommes qui protestèrent contre l'abus de l'allégorie. Calvin, par exemple, dit à propos des paraboles, qu'« il ne faut pas éplucher subtilement et par le menu un chacun mot » (Matth. xxii, 10). Mais leur indignation provenait surtout de ce que l'allégorie permettait d'introduire dans la Bible des conceptions, des doctrines qui leur déplaisaient — et, à l'occasion, ils ne se faisaient pas faute eux-mêmes d'allégoriser à leur tour. La critique exercée par les théologiens modernes a été beaucoup plus conséquente et décisive, et, en place de l'ancienne notion de la parabole, elle en a établi une nouvelle, que je crois la vraie et que je vais exposer.

L'assimilation des paraboles de Jésus à des allégories se heurte à trois difficultés.

D'abord, une difficulté d'ordre pratique. Si les paraboles sont réellement des allégories, nous devons reconnaître franchement que nous ne pouvons pas les comprendre — sauf celles du Semeur et de l'Ivraie, dont Jésus nous a donné la clef. Nous pouvons sans doute y insinuer nos idées, hasarder avec plus ou moins d'assurance nos explications, mais nous ne serons jamais certains d'avoir découvert ce que Jésus lui-même a voulu dire. L'extraordinaire variété des interprétations qu'on a fournies de chaque parabole montre combien ces interprétations sont arbitraires. Faut-il donc accepter avec résignation qu'une des plus belles parties de l'enseignement de notre Sauveur demeure à jamais pour nous un monde fermé ?

Les deux autres difficultés sont d'ordre psychologique et historique.

En premier lieu, il est étrange que Jésus, qui fut le prédicateur populaire par excellence, qui s'adressa le plus souvent aux gens simples, aux paysans, aux pêcheurs, aux petits artisans de Galilée, qui avait conscience de la valeur exceptionnelle de son message et devait chercher par conséquent à convaincre les âmes en étant aussi clair, aussi précis, aussi direct que possible, ait choisi pour s'exprimer la forme la plus volontairement obscure ? Quand on lit ses paroles du sermon sur la montagne, ou ses discussions avec ses adversaires, ou ses invectives contre les prêtres et les pharisiens, on a l'impression d'un langage merveilleusement lucide et qui ne prête jamais à équivoque. Et alors, Jésus aurait

changé radicalement de méthode lorsqu'il s'agissait d'une parabole ! Lui, si net d'ordinaire, se serait dans ce cas appliqué à voiler sa pensée, pour ne la découvrir ensuite qu'à ses amis ? Mais, à ce compte, comment comprendre la donnée de Marc selon laquelle la foule était frappée de l'enseignement du Nazaréen, et trouvait qu'il parlait avec autorité, et non comme les scribes (1, 22) ? On pourrait objecter, il est vrai, que, selon le texte de Marc, cette impression des auditeurs n'est pas provoquée par une parabole, mais par un discours de Jésus dans une synagogue. On pourrait donc admettre que Jésus a eu deux façons d'enseigner, l'une pour être compris et l'autre — celle des paraboles — pour ne pas l'être. Mais, outre que cela est bien invraisemblable au point de vue psychologique, cette supposition désespérée est formellement contredite par l'évangile de Luc. Et cela nous amène à la dernière des difficultés soulevées par la théorie des paraboles-allégories.

L'évangile de Luc a été composé en utilisant au moins trois sources. Il y a d'abord Marc, et nous retrouvons dans Luc la notion allégorique des paraboles qu'il a rencontrée dans cette source, puis il y a une collection de paroles diverses, utilisée aussi par Matthieu, et enfin un groupe d'importantes paraboles que Luc est seul à transcrire, et que par conséquent ni Marc ni Matthieu n'ont connues. Or, dans ce dernier groupe en particulier, nous sommes frappés par une tout autre manière d'entendre les paraboles,

Elles ne sont plus un procédé que Jésus emploie pour mettre la vérité hors de l'atteinte des profanes, mais au contraire le moyen dont il use pour la rendre accessible aux profanes eux-mêmes. Où une pensée abstraite échouerait, il espère qu'un récit concret, qu'un fait pris dans la vie quotidienne réussira. Il ne songe pas ensuite à éclairer ses paraboles. Au contraire, il se sert des paraboles pour éclairer ce qu'il veut faire comprendre. Voyez plutôt : un docteur de la Loi lui demande un jour : « Qui est mon prochain ? ». Jésus pourrait lui répondre par une théorie. Mais non : il raconte la parabole du Bon Samaritain, et celle-ci parle avec une telle évidence que Jésus laisse à son interlocuteur le soin de conclure lui-même : « Lequel de ces trois te semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des brigands ? » — « C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui ». — « Va, et fais de même ». (x, 25-37.)

Une autre fois, Jésus est à table chez le pharisien Simon, un vrai profane, celui-là, car on a l'impression qu'il croit avoir fait beaucoup d'honneur au prophète galiléen en l'invitant (VII, 44-46). Une femme de mauvaise vie entre dans la salle du festin, et prodigue à Jésus les marques les plus touchantes de sa reconnaissance et de son humble amour. Simon en est scandalisé. Alors Jésus prend la parole : Simon, j'ai quelque chose à te dire, et ce qu'il dit, c'est la parabole des Deux Débiteurs, parabole dont le sens est si manifeste que Simon lui même en doit préparer la conclusion. Lequel des deux débiteurs, lui demande Jésus, aimera le plus ce créancier qui leur a remis leur dette ? — J'estime que c'est celui à qui il a remis le plus — Tu as bien jugé...

De même, Jésus raconte la parabole du Pharisien et du Pécager à des profanes encore, à des gens, dit Luc, qui se persuadaient eux-mêmes qu'ils étaient justes et qui méprisaient les autres (XVIII, 9).

Luc rapproche la parabole du Riche insensé du fait que quelqu'un dans la foule avait interpellé Jésus en ces termes : « Maître, dis à mon frère de partager avec moi notre héritage » (XII, 13-16), de sorte que le récit que fait alors Jésus a pour but, selon Luc, de montrer à ces gens tout préoccupés de leur argent et des biens de ce monde qu'il existe un trésor plus précieux que toutes ces choses-là : l'âme.

Je pourrais multiplier les exemples de cette notion des paraboles que nous trouvons dans Luc et qui est si différente de celle que nous avons rencontrée chez Marc. Dans Matthieu, nous constatons la même tendance que dans Luc. Nous avons noté précédemment que Matthieu ne peut admettre que Jésus ait parlé en paraboles afin de n'être pas compris, et qu'il modifie dans ce sens, le texte de Marc (Matth. XIII, 13 cf. Marc IV, 12, Luc VIII, 10). La parabole du Serviteur impitoyable, qu'il est seul à rapporter, a été provoquée, selon lui, par une question de Pierre : « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère ? » et Jésus l'a racontée à Pierre afin de lui faire comprendre pourquoi l'homme n'a pas le droit d'être un justicier, mais doit pardonner toujours.

Il nous faut donc choisir entre la notion de Marc et de l'Eglise dans sa presque totalité et celle de Luc et de Matthieu. Le mérite de B. Weiss, de Jülicher et de Weinelt est de s'être déci-

dés énergiquement pour la seconde, qui s'accorde si bien avec tout ce que nous connaissons du caractère de Jésus, avec cette exquise charité intellectuelle qui le poussait à se mettre au niveau des plus humbles, et a parler un langage d'enfant, de façon que les enfants même pussent le comprendre. Les paraboles de Jésus ne sont donc pas des allégories, mais des histoires vraies, quoique imaginées, de ces petits faits dont la vie est remplie, mais que seul un observateur, qui est en même temps un poète, sait remarquer, et dont seul un homme attentif aux réalités intérieures sait découvrir le sens profond. Jésus raconte ces histoires, avec une sobriété et un relief qui sont d'un art merveilleux ; puis, lorsque la vérité humaine qu'elles contiennent s'est imposée à l'esprit et à la conscience de l'auditeur, il la transpose sur un plan supérieur, il en fait un principe de vie, une partie de la vérité éternelle, une grande lumière dans laquelle on devra désormais marcher. Exemple : Une pauvre femme balaie sa maison et cherche minutieusement jusqu'à ce qu'elle l'ait retrouvée la drachme qu'elle avait perdue. C'est qu'une drachme, c'est un trésor pour qui n'en possède pas beaucoup, et, pour retrouver un trésor, est-il une peine qui coûte ? Vérité humaine. Les âmes sont des trésors, une âme qui ne connaît pas Dieu est un trésor perdu. Dieu la cherche. Dieu la veut. Il faut aller dans le sens de Dieu et chercher les âmes. Vérité éternelle, principe de vie, grande lumière.

Entendue de cette façon, une parabole est d'autant meilleure qu'elle est plus vraisemblable, qu'elle présente des faits qui parlent d'eux-mêmes, qu'elle ne disperse pas l'attention, mais qu'au contraire elle la dirige invariablement sur la vérité qu'il s'agit de mettre en évidence. C'est cette loi que Jülicher a formulée lorsqu'il a dit, sous une forme au premier abord paradoxale, qu'une parabole ne doit contenir qu'une seule idée, ce qui est au fond parfaitement juste en ce sens que tout, dans la parabole, doit tendre à faire naître *une* impression, à faire prendre *une* décision, à illustrer *une* pensée.

Ce principe constitue une norme très sûre, lorsque nous possédons dans les évangiles une parabole rapportée sous deux formes différentes, pour en reconstituer la teneur originale, et pour distinguer la parabole telle que Jésus l'a dite de la parabole telle que la tradition l'a plus ou moins déformée. Partout

où il y a invraisemblance et intentions allégoriques, c'est-à-dire partout où la parabole perd le caractère littéraire que je viens d'essayer de spécifier, on peut être certain que la parole de Jésus a été altérée. L'exemple le plus typique à cet égard nous est fourni par la parabole du Festin, que nous lisons dans Luc et dans Matthieu. Prenons-la d'abord dans Luc (xiv, 15-24). Un homme avait invité beaucoup de gens à un grand souper. Lorsque tout fut prêt, il envoya son serviteur chercher les conviés. Mais tous se déroberent en alléguant de pitoyables excuses. Le maître de la maison, justement outragé, dit à son serviteur : Puisque les invités ne daignent pas venir, va chercher ceux qui ne sont pas blasés, les estropiés et les miséreux, ceux qui n'ont jamais été d'aucune fête. Ceux-ci viendront ; quant aux premiers, pas un d'entre eux ne goûtera de mon souper.

Tout est parfaitement vrai dans cette histoire : l'empressement du maître qui invite, la façon polie dont se dérobent tous ces gens à qui ce repas ne dit rien, — ils en ont eu si souvent, de ces grands dîners ! — et l'accès de mauvaise humeur de l'hôte froissé, qui ouvre aux pauvres la porte de son festin et la ferme aux riches. Et la vérité éternelle, l'idée, comme dit Jülicher, qui se dégage de ce récit est la suivante : Oui, le Royaume de Dieu, dont quelqu'un a parlé pendant le repas chez le pharisien, est une fête splendide à laquelle Dieu invite ceux qui le connaissent ! Mais si ceux-ci n'en sentent pas le prix, s'il n'en ont pas la nostalgie, s'ils n'éprouvent pas le besoin de ce Royaume, ils en seront exclus. Tandis qu'au message de l'amour, du pardon, de la justice, de la fraternité qui entrent maintenant dans le monde, tous les pécheurs, les affligés, les méprisés, tous ceux qui sont seuls vont tressaillir. Prenons garde que notre privilège de connaître Dieu ne tue en nous la soif de Dieu, prenons garde que nos expériences religieuses ne nous engourdissent, au point que nous n'ayons plus besoin d'expériences nouvelles !

Considérons la même histoire dans Matthieu (xxii, 1-14). Presque rien n'y est vrai, parce que tout y devient allégorique. Il ne s'agit plus d'un homme, mais d'un roi qui fait des noces pour son fils — le Royaume de Dieu, c'est Dieu glorifiant son fils. Ce roi n'envoie plus *son* serviteur, mais *des* serviteurs, et à plusieurs reprises — ce sont les prophètes, peut-être, qui ont d'avance invité à croire à Jésus, puis en tout cas les

apôtres, qui ne furent pas un, mais plusieurs. Les serviteurs ont pour mission de dire : Venez ! Le festin est préparé, taureaux et bêtes grasses sont tués, tout est prêt. — Le repas est donc quasiment sur la table ; je note ce détail pour relever l'in vraisemblance de ce qui suit. — Les conviés ne tiennent pas compte de l'invitation. Mais au lieu des excuses hypocrites et courtoises que Luc a si bien su rendre, Matthieu nous raconte qu'ils saisis sent les serviteurs, les outragent, et même les tuent... Où a-t-on jamais vu des gens tuer un domestique qui leur apporte une invitation, simplement parce qu'ils ne veulent pas se rendre à un repas ? Allégorie encore : Jérusalem a tué ses prophètes, Hérode a tué Jaques, les Juifs ont tué des chrétiens. — Le roi alors lève ses armées, fait périr ces meurtriers et détruit leur ville. Invraisemblance, mais allégorie toujours. La destruction de Jérusalem, en 70, fut considérée par les chrétiens comme un juste jugement de Dieu frappant les Juifs incrédules et rebelles. — Après cette campagne, ce siège, cette dévastation, on pourrait supposer que le festin de noces est chose passée, et que la fête sanglante l'a fait oublier. Pas du tout. Le roi dit à ses serviteurs : Les noces sont prêtes, — donc la table est toujours mise ! — allez chercher tous ceux que vous trouverez dans les carrefours des chemins. Matthieu dit exactement ici : tous ceux, « tant méchants que bons ». Allégorie toujours. Pour lui, le Royaume de Dieu et l'Eglise sont une seule et même chose, et, dans l'Eglise visible, bons et mauvais sont mélangés, — songez à la parabole de l'Ivraie. — Le récit s'achève par une dernière invraisemblance. Le roi entre dans la salle pour regarder ceux qui sont à table, et il avise, parmi les convives, un homme, un seul, semble-t-il, qui n'est pas revêtu d'un habit de noces. Il le réprimande, puis il ordonne à ses serviteurs de lui lier pieds et mains et de le jeter dans les ténèbres du dehors. — Ce trait final : chasser un indigent, qu'on a amené et contraint d'entrer, parce qu'il n'a pas de vêtements de fête est d'une telle invraisemblance que Calvin lui-même en est saisi et l'atténue comme il peut. « On pourrait, écrit-il, demander quelle raison il y a » de punir rigoureusement un povre mendiant, pour ce qu'il » n'a point apporté une robe de nopces, comme si c'était une » chose nouvelle de voir ceux qui demandent leur pain par les » rues être deschirez et mal en ordre. Je respon qu'il n'est

» point ici traité là où on prendra et comment on pourra avoir » ceste robe. » Je crois, pour ma part, que la parabole de la Robe de nocés est une parabole indépendante, contenant, elle aussi, une seule idée, et accolée par Matthieu à la parabole des Nocés, avec laquelle elle n'a rien à faire.

Je me suis quelque peu étendu sur cette histoire du festin pour bien montrer comment la tradition transforme une parabole en allégorie. et, en s'imaginant de bonne foi l'enrichir et l'orner, la défigure. Ici, la déformation est tellement frappante que M. Westphal qui, dans l'ultra conservatisme de sa critique, veut voir partout dans les évangiles l'œuvre de témoins oculaires et n'accorder qu'un rôle infime à la tradition, est forcé de rendre les armes. Il reconnaît que, dans la parabole des Nocés telle que Matthieu la raconte, on constate décidément que la tradition a fait son œuvre.

Le principe de Jülicher : une idée par parabole, peut aussi servir de norme, je le dis en passant, pour l'appréciation des nombreux tableaux et gravures que les paraboles ont inspirées. Il a paru il y a quelques années, à Strasbourg, un gros volume dans lequel un théologien très connu étudiait et jugeait assez sévèrement les fameuses Paraboles de Burnand. Je n'ai pas eu l'occasion de lire cet ouvrage, mais un homme que je respecte fort m'a dit qu'il était lourd et pédant. C'est possible. Mais on peut, sans pédanterie, chercher dans chaque parabole le trait essentiel, ce que Jésus a voulu dire, l'idée unique ; puis, considérant l'œuvre d'art, se demander si c'est cela — ou quelque chose d'accessoire — que l'auteur a rendu, s'il a vraiment exprimé par son burin ou son pinceau ce que Jésus a exprimé par sa parole. Abstraction faite naturellement des questions de technique, de dessin, de couleur, la plus admirable des œuvres sera celle qui rendra avec la plus entière évidence ce qu'il y a d'essentiel dans la parabole. Or, l'essentiel dans la parabole des Dix Vierges n'est pas : elles s'endormirent ; l'essentiel dans la parabole de l'Enfant prodigue n'est pas : il alla garder les pourceaux. Ce sont là de beaux sujets de peinture inspirés par un détail de la parabole, ce n'est pas l'expression picturale de la parabole elle-même. Mais cette expression intégrale est-elle possible ? Peut-on mettre en dessin et en couleur les idées qui constituent le centre de chaque parabole ? C'est une autre question.

Nous voici ramenés maintenant au sujet tout pratique que j'indiquais en commençant : Comment devons-nous traiter les paraboles, les expliquer, pour n'en pas dénaturer le caractère et faire saisir ce qu'elles contiennent, mais cela seulement ?

Il faut d'abord, si vous voulez, déblayer le terrain, c'est-à-dire, partir d'un texte sûr, et pour cela : mettre en légitime suspicion tout ce qui a mine allégorique. Les paraboles ne sont pas des allégories, elles sont des récits destinés à faire saillir une vérité.

Il faut ensuite essayer de trouver cette vérité, en tenant compte, dans une certaine mesure, des introductions ou des conclusions des paraboles. Je dis dans une certaine mesure car les introductions, telles que : « Le royaume des cieux est semblable à » peuvent être une formule stéréotypée par la tradition ou avoir été placées, de même que certaines conclusions, par les évangélistes, dans un but explicatif. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est de se mettre directement en face des paraboles elles-mêmes, et de les laisser agir immédiatement sur nous. Comme elles sont admirablement bien faites, il serait pour le moins extraordinaire que la pensée fondamentale qu'elles doivent rendre accessible aux esprits simples nous échappât complètement.

Cette pensée une fois saisie, il faut alors raconter les paraboles, de façon à leur donner toute la vie dont elles sont susceptibles, et les raconter de manière que toute la lumière se dirige vers la vérité centrale. C'est là que l'imagination peut se donner libre cours ; non pas, comme chez les allégoristes, pour s'efforcer de découvrir le sens caché et spirituel de chaque détail, mais pour animer le récit et le faire palpiter. Souvenirs archéologiques, descriptions, réflexions sur tel geste, telle parole, rapprochement peut-être avec telle situation, tel fait contemporains.

Enfin, lorsque de l'histoire ainsi contée, la grande idée a jailli, évidente, irrésistible, il ne reste plus qu'à appliquer cette idée à nos circonstances présentes et à en tirer tout le fruit possible pour notre vie, en faisant bien voir les conséquences qui en découlent.

Prenons, par exemple, la parabole de l'Econome infidèle (Luc xvi, 1-8), une des plus impossibles à traiter si on la tient pour une allégorie, car alors le maître, c'est Dieu ; l'économe, c'est

l'homme ; et comme Jésus nous dit que le maître loua son économe d'avoir fait une série de faux en écriture, cela met Dieu en très fâcheuse posture. Prenons cette histoire comme une parabole, c'est-à-dire comme une tranche de vie tristement vraie, observée par un regard d'une absolue perspicacité et où aucun des acteurs n'est tenu de symboliser la perfection complète. L'idée centrale, qu'il faut chercher au verset 8 plutôt qu'au verset 9, est que les hommes sont singulièrement habiles lorsqu'il s'agit de se tirer d'affaire dans les difficultés d'ici-bas, et d'échapper au châtement qui les menace. Il faut donc raconter l'histoire en ramenant tout à cette vérité humaine-là. On montrera l'économe, honoré de la confiance de son maître, et qui aurait dû, par conséquent, s'acquitter consciencieusement de son devoir — et on notera en passant que privilège, que confiance oblige. — Puis on montrera cet homme ne pensant qu'à ses plaisirs, menant joyeuse vie, respecté peut-être comme on respecte les riches, envié, ayant beaucoup d'amis, et ne voyant pas, hélas, le gouffre qui s'ouvre devant lui. Mais voici que sonne l'heure du Destin. Le maître a appris l'inconduite de son intendant. Il le somme de lui rendre compte de son administration et lui annonce qu'il va le chasser. Moment tragique ! L'intendant est là, tenant à la main la lettre fatale. Il est encore pour tous Monsieur l'intendant, tout le monde le salue... demain il sera ruiné et chacun saura qu'il a volé son maître, on le jettera en prison, ou bien que pourra-t-il devenir ? Mendiant, manœuvre ? Mais tout à coup, il se redresse. Eh bien non, cela ne sera pas ; il n'est pas encore battu. Il court chez les débiteurs de son maître, fait d'eux ses complices, les pousse à falsifier leurs comptes, et tout en se donnant l'air de leur rendre service, se les attache par cet artifice monstrueux. Désormais, il sait que tous ces gens auront intérêt à le ménager. Lorsque le maître, plus tard, apprendra toute l'affaire, il ne pourra s'empêcher de s'écrier : « Mon économe ! un coquin ; mais quel admirable homme d'affaires ! »

Cette histoire, quand Jésus a-t-il dû la conter ? Il me semble qu'il y a en elle, sous son calme apparent, quelque chose de tendu et presque de désespéré. Jésus a en face de lui des gens qui ne se soucient pas de leur âme. Responsabilité, jugement de Dieu, perspective de la mort, rien de cela ne les empêche de

dormir. Devant ces malheureux qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre, Jésus sent qu'il est comme une voix qui clame dans le désert, et qu'il ne parvient pas à secouer ces consciences inertes. C'est alors qu'il leur dit, dans sa parabole : « Soyez au moins intelligents. On fait dans ce monde des prodiges pour se sauver. De grâce, soyez aussi intelligents quand il s'agit de votre vie éternelle que lorsqu'il s'agit de votre vie de la terre, quand il s'agit du verdict de Dieu que lorsqu'il s'agit de celui des hommes. »

Transposons maintenant cela dans notre vie à nous. Est-ce que cette idée n'est pas aussi actuelle que jamais ? Les âmes n'ont-elles pas toujours le même aveuglement et la même indifférence ? Le jugement de Dieu est-il moins redoutable ? Vous pressentez toutes les applications et tous les appels qu'on peut tirer de ces pensées. Je ne les développe pas. Obscure comme allégorie, l'histoire de l'Econome infidèle, entendue comme parabole, devient d'une clarté saisissante.

J'espère avoir montré que cette manière de concevoir les paraboles ne leur ôte rien de leur intérêt, ni de leur valeur. Au premier moment, on se sent un peu dépaysé, — si j'en crois les confidences de tels de mes étudiants — de ne plus pouvoir transformer, ligne après ligne, l'image matérielle en réalité spirituelle, et de ne plus oser découvrir à tel détail prosaïque un sens religieux profond. Mais lorsqu'on a résolument tourné le dos à l'allégorie et qu'on prend les paraboles tout simplement pour ce qu'elles sont, on trouve à les expliquer un charme nouveau et elles paraissent beaucoup plus vraies que si elles n'étaient que des symboles,

Toute parabole traitée de cette manière-là prend une signification magnifique. Ce n'est pas la même, sans doute, que si la parabole était une allégorie, mais elle n'est pas moins belle. Je le montrerai en terminant par deux exemples, où j'essaierai d'expliquer comme paraboles les deux allégories que la vieille tradition chrétienne a introduites dans le Nouveau Testament.

D'abord la parabole du Semeur. Entendue comme allégorie, elle nous intéresse à la semence tombée sur la route, dans les pierres, dans les épines, et en somme assez peu à celle qui est tombée dans la bonne terre. — Entendue comme parabole, c'est précisément le contraire qui a lieu. Jésus, dans un jour de

lassitude peut-être, se sentant seul et petit devant la grandeur de sa tâche, a regardé un semeur, seul lui aussi dans son champ. Et il a remarqué ceci : que sans doute, il se perd des grains sur le chemin, que d'autres encore n'ont guère de chances de prospérer, mais que pourtant l'immense majorité peut croître et fructifier, promettant la moisson splendide où un grain en rapporte trente, soixante, cent (Marc iv, 9). Quel encouragement ! Répandons la vérité ! Il y a plus de semences de vie qui portent leur fruit qu'il n'y en a qui meurent !

Et enfin la parabole de l'Ivraie. D'après l'explication allégorique, elle signifie que les bons seront mélangés aux méchants jusqu'à la fin du monde, et elle est une description anticipée du jugement dernier. Si on y voit une parabole, en voici l'explication, telle que la présenta si justement et avec tant d'âme Charles Wagner, la dernière fois, si je ne me trompe, qu'il prêcha à Genève : Il faut savoir attendre, il ne faut ni juger, ni agir à la légère. Dans tel mouvement social, dans tel trait de caractère qui s'esquisse chez un enfant, dans telle orientation de la pensée contemporaine qui nous déconcerte, nous croyons voir de l'ivraie, et nous voudrions l'arracher. Aveugles que nous sommes, nous détruirions du bon grain ! Prenons garde de déraciner le blé, en pensant extirper l'ivraie, parce que nous sommes de pauvres créatures et que nous ne savons pas.

C'est sur cette note de largeur et de prudence qu'il me plaît de terminer. Largeur et prudence, combien cette double attitude nous est nécessaire dans le tourbillon de faits, d'affirmations, d'espérances, d'idées qui nous emporte tous ! Que ceux qui s'efforcent de la réaliser se souviennent toujours que Jésus l'a voulue, ainsi qu'il l'a enseigné dans une de ses paraboles, dont on a fait trop tôt une allégorie.

JULES BREITENSTEIN.